

## À PROPOS DU NOM DES PHÉNICIENS ET DES NOMS DE LA POURPRE

PAR

P. CHANTRAINE

## I

Le dictionnaire étymologique de H. J. Frisk présente cinq articles dont le lemme est Φοίνικες ou φοίνιξ, -ῖκος : le nom de peuple, le nom du palmier-dattier, le nom d'un instrument à cordes, le nom d'un oiseau mythique qui serait originaire d'Arabie ou de l'Inde, le nom de la pourpre.

Nous laisserons d'abord de côté le nom de l'oiseau <sup>1</sup> (Hésiode *fr.* 304 Merkelbach-West, Hérodote 2, 73, etc.). On a supposé qu'il était emprunté à l'égyptien, cf. Frisk *s.u.* et Thompson, *Birds s.u.*

Deux autres termes doivent certainement être rattachés au nom des Phéniciens. D'abord le nom du « palmier-dattier » <sup>2</sup> attesté depuis Homère *Odyssée* 6, 163 et qui a fourni toute une famille de mots dans le grec alphabétique. En outre, le nom d'un instrument de musique à cordes cité par Hérodote 4, 192 ; d'après Semos *fr.* 1 l'instrument serait ainsi appelé parce qu'il était en bois de palmier. Mais Hérodote affirme qu'il était fait avec les cornes d'un animal appelé oryx. La dénomination peut s'expliquer parce qu'il était d'origine phénicienne.

Il reste maintenant à examiner le nom des Phéniciens et celui de la pourpre. Ces deux noms entretiennent des rapports évidents, mais posent aussi des problèmes difficiles.

Le nom des Phéniciens est obscur et a donné lieu à une bibliographie considérable. Il désigne le peuple sémitique que nous appelons l'héniciens, mais peut-être pas uniquement ce peuple. Ce nom ne répond à rien dans l'onomastique sémitique, et même lorsqu'il s'agit des Phéniciens *stricto sensu*, il s'agit des gens qui portent dans la Bible les ethniques

<sup>1</sup> On a parfois traduit par « griffon, oiseau fabuleux » le mot qui est peut-être attesté en mycénien sous les formes *ponike*, *ponikipi* dans des descriptions de mobilier, mais voir n. 2.

<sup>2</sup> Dans les tablettes de Pylos qui décrivent un mobilier, *ponike* dat. sing. PY Ta 722, instr. pl. *ponikipi* = φοίνικες, φοίνικες doivent désigner des palmiers plutôt que des griffons, cf. Chadwick-Baumbach, *Glotta* 41, 1963, 264 sq. avec la bibliographie.

Cananéens ou Sidoniens. Ce fait n'est pas pour étonner : les Hellènes sont appelés par les Latins *Graeci*, nom qui se retrouve il est vrai en grec<sup>3</sup>, et le nom de peuple *Allemands* en français n'a non plus rien à voir avec le nom que se donnent les Allemands. A dire vrai, l'origine du nom des Phéniciens est inconnue. On peut d'ailleurs se demander s'il n'a pas pu désigner des peuplades de marins et de commerçants installés sur les bords de la Méditerranée orientale avant d'être le nom de ceux que nous appelons des Phéniciens. C'est ce que pensait par exemple Albert Severys<sup>4</sup>. Nous ne savons pas au juste quand les Phéniciens ont pénétré dans le bassin de la Méditerranée. Des opinions très divergentes ont été émises. Bengtson pense qu'ils sont apparus peu avant la composition des poèmes homériques, vers le X<sup>e</sup> siècle ; la date proposée par Nilsson est un peu plus tardive<sup>5</sup>. Mais les tablettes mycéniennes supposent évidemment la connaissance du monde sémitique et des Phéniciens<sup>6</sup>.

En fait, il est possible que Φοίνικες ait pu s'appliquer à d'autres populations qu'aux Phéniciens proprement dits. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'une désignation qu'à notre connaissance les Grecs sont les seuls à employer et dont l'étymologie n'est pas établie. J. Bonfante a pensé qu'il s'agissait d'un nom illyrien en rapprochant le toponyme Φοινίκη en Epire<sup>7</sup>. Deroys propose un radical préhellénique difficile à préciser, ce qui revient à déclarer forfait<sup>8</sup>. Le dictionnaire de H. J. Frisk marque fortement la relation entre Φοίνικες et l'adj. φοινός « rouge », dit du sang (*Il.* 16, 159), avec le préfixe augmentatif δα-, δαφοινός « de couleur fauve », dit de la dépouille d'un lion (*Il.* 10, 23), de chacals (*Il.* 11, 474), d'un serpent (*Il.* 2, 308), d'un lynx (*H. Pan* 23), de l'aigle royal (*Æsch. Prom.* 1022), de lions (Euripide *Alc.* 581), d'un tison ardent (*Æsch. Ch.* 607), du gibier enlevé par un aigle (Pindare *Nem.* 3, 81). La scholie de l'*Illiade* 10, 23 donne la glose λίαν φονευτικόν, τινές δὲ πυρρόν ; c'est évidemment ce second sens « roux, fauve » qui est le bon.

On observe que secondairement ces adjectifs ont pu être associés au sang, c'est déjà le cas en *Il.* 16, 159, même association pour δαφοινεός dans *Il.* 18, 538, peut-être dans le vers obscur de *H. Ap.* 362 οὐ θυμὸν φοινόν pourrait bien signifier « souffle ensanglanté ».

Parmi les dérivés, φοινίσεις dans *Illiade* 12, 202 et 220, dit d'un serpent<sup>9</sup>, doit bien conserver sa valeur chromatique et de même clairement φοινάς glosé par ἐρυσίβη « rouille » des plantes (Théognostos *Can.* 25).

<sup>3</sup> Cf. en dernier lieu A. Ernout, *Rev. de Phil.* 1962, 209 = *Philologica* 111, p. 82–89.

<sup>4</sup> A. Severys, *Homère, le poète et son œuvre*, 1946, 21–22.

<sup>5</sup> Pour Bengtson voir sa *Griechische Geschichte* 54–55, pour Nilsson, *Homer and Mycenae* 130 sq.

<sup>6</sup> Ventris et Chadwick, *Documents* 136. La pénétration des Phéniciens en Méditerranée remonte à une époque assez haute ; elle est attestée épigraphiquement dès le IX<sup>e</sup> siècle (Chypre, Sardaigne), G. Moscati, *L'épopée des Phéniciens*, Paris, 1971, p. 137–144.

<sup>7</sup> *Class. Phil.* 36, 1941, p. 1–20.

<sup>8</sup> *Annuaire de l'Institut de Philologie Orientale de Bruxelles*, 13, 1953, p. 106 sq., où on trouve une riche bibliographie.

<sup>9</sup> Le mot est également attesté chez Nicandre *Ther.* vers 158 comme épithète du cobra. Gow et Scholfield traduisent « meurtrier », mais le sens de « fauve » ne serait pas impossible. S'agissant d'un poète alexandrin, on n'ose rien trancher.

Nous n'examinerons pas l'histoire de l'adjectif φοίνιος évidemment secondaire (*Od.* 18, 97, *Æsch.*, Sophocle, etc.) « sanglant, aimant le sang, meurtrier », qui a visiblement subi l'influence de φόνος<sup>10</sup>.

Il est imprudent de penser que les Φοίνικες d'Homère sont des « Egéens », mais il est plausible, après avoir examiné les emplois de φοινός, de ses dérivés et de ses composés, d'admettre que l'ethnique Φοίνικες « les gens à la peau halée » serait tiré de φοινός comme Αἰθίως de αἰθός, Φαίλας de φαίος<sup>11</sup>.

L'anthroponyme Φοῖνιξ, admet plusieurs explications. Il n'y a aucune raison de voir un Phénicien dans le Phénix qui s'est réfugié auprès de Pélée : ce peut être « le hâlé »<sup>12</sup>. En revanche, le Phénix frère de Cadmos et d'Europe est « le Phénicien ». Les personnages historiques (cf. p. ex. Bechtel, *H. Personennamen* 544 et le *Thesaurus*) peuvent être le « Phénicien » ou porter le nom du héros homérique. On note chez Pausanias, 6, 10, 7, le nom de cheval Phénix (le « bai », cf. *Il.* 23, 454). C'est aussi une couleur que doivent évoquer les noms de fleuves, p. ex. chez Hérodote 7, 176 et 200.

Le mot φοῖνιξ, f. φοίνισσα fonctionne, par ailleurs, comme adjectif avec une signification très proche de celle de φοινός : épithète d'un cheval bai (*Il.* 23, 454, P. Mazon traduit « à la robe rousse » ; l'emploi de φοῖνιξ pour la robe d'un cheval est confirmé par Philostrate, *Imag.* 1, 27, 3), d'un troupeau de bovins (Pindare *Pyth.* 4, 205, Théocrite 25, 128), de la flamme (*ibid.* 1, 24, Euripide *Troy.* 815), aussi au sens de « rouge » pour des étoffes peut-être de pourpre (Euripide *Hcl.* 181). Φοῖνιξ sert aussi d'appellatif pour désigner une couleur rouge, pour les courroies du lit d'Ulysse (*Od.* 23, 201), pour le ζωστήρ « ceinture » probablement de cuir, peut être recouvert de métal (*Il.* 6, 219 ; 7, 305), pour le panache d'un casque (*Il.* 16, 538), pour la teinture d'un ivoire (*Il.* 4, 140).

En composition, les vaisseaux sont dits φοινικο-παρόντες (*Od.* 11, 124 ; 23, 271) qui alterne avec μέλοπαρόντες « aux joues de vermillon » (*Il.* 2, 637, *Od.* 9, 125). Dans le grec posthomérique φοινικόπτερος désigne le flamant rose (Aristophane *Dis.* 273, et plus tard Pline *H.N.* 10, 133, etc.).

L'adjectif dérivé φοινικεύς se trouve également attesté quelquefois chez Homère : il est employé principalement pour le manteau (χλαῖνα) d'un chef (*Il.* 10, 133 Nestor, *Od.* 14, 500 Ulysse, 21, 118 Télémaque), des bosses causées par les coups sur le corps d'un boxeur (*Il.* 23, 717).

Si l'adjectif φοῖνιξ dit d'un cheval, de bovins ou du feu ne peut d'aucune façon signifier pourpre, il est évident que la traduction traditionnelle par pourpre se recommande de façon particulièrement nette dans certaines expressions pour l'appellatif, notamment dans *Il.* 4, 141, où l'on voit une femme de Méonie ou de Carie<sup>13</sup> teindre de pourpre un ivoire pour faire une bossette de mors qui sera un véritable joyau ; c'est pro-

<sup>10</sup> Cf. pour la contamination entre les deux familles de mots Von der Mühll, *Mus. Helv.* 13, 1956, 193 sq.

<sup>11</sup> Voir Bechtel, *Lexilogus* s. u. φοινός.

<sup>12</sup> Mühlestein, *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici*, 9, 1969, 81–86, ne croit pas non plus que l'Phénix soit « le Phénicien », mais il propose une explication compliquée et peu plausible.

<sup>13</sup> À propos de ce passage on a rappelé que la Carie était aussi appelée Φοινίκη par Bacchylide (*fr.* 40 Snell) et Corinne (686 Page), et l'on a tiré de ce fait argument pour soutenir que le mot Φοίνικες avait un sens large.

bable pour le panache du casque « dans sa teinte neuve de pourpre éclatante » (*Il.* 15, 538), les ceintures décrites dans *Il.* 6, 219 et 7, 305 sont magnifiques et doivent être « éclatantes de pourpre » ; mais dans l'*Od.* 23, 201 pour la courroie du lit d'Ulysse, V. Bérard traduit « des courroies d'un cuir rouge éclatant »<sup>14</sup>.

Dans le composé *φοινικοπάρης* (*Od.* 11, 124 ; 23, 271) dit de vaisseaux, il ne saurait s'agir de pourpre. Quant aux exemples homériques de l'adjectif *φοινικός*, sauf l'emploi plaisant d'*Il.* 23, 717, ils sont tous attestés à propos du manteau pourpre d'un chef, insigne du commandement. En conclusion, d'un adjectif *φοινός* avec la forme composée *δάφοινος* et *δαφίνεος* signifiant « fauve » a dû être tiré le dérivé *φοῖνιξ* de même sens. Ce point acquis, il n'est pas invraisemblable que *φοῖνιξ* désignant les peuples au teint hâlé ait pu servir à dénommer les Phéniciens. Cette hypothèse acceptée, la tradition antique comme les savants modernes s'accordent pour enseigner que l'industrie de la pourpre s'est d'abord développée à Tyr et à Sidon, en Phénicie : rien d'étonnant alors que la couleur pourpre soit désignée en Grèce dès l'époque homérique par le mot *φοῖνιξ*, homonyme de l'adjectif *φοῖνιξ* « fauve ». Il en est résulté que le mot et ses dérivés ont pu signifier de manière assez vague et générale « rouge ». Le témoignage d'Homère est difficile à utiliser parce qu'il s'agit d'un poète et l'emploi de mots comme *φοινικοπάρης* pour des navires ou de *φοινικός* pour les bosses des coups reçus par un boxeur peut résulter d'une recherche de style.

Mais nous avons des témoignages d'une prose plus ancienne que Homère et dépourvue de toute intention littéraire dans les tablettes mycéniennes de Cnossos<sup>15</sup>. Dans les tablettes concernant des chars, des caissons de chars sont qualifiés par l'adjectif *ponikeja* au nom. sing. et pluriel f. en Sd 4402, 4404, 4405 + 4410, 4409 + 4431, 4413, 4450 + 4483, Se 882, Se 965, Se 1048, Sf (1) 4428. A quoi il faut joindre le duel *poniki[jo]* en Sd 4401 ; la forme *ponijaja* qui doit résulter d'une faute du scribe en Sd 4408. Toutes ces formes équivalent à *φοινίχια*, etc. Avec un autre suffixe *ponikea* (Se 880) qui répond à *φοινίχια*. Autre forme encore mais employée dans des conditions différentes en Ln 1568, tablette qui traite de textiles, lat. inf. b *opi matuwe onuke* LANA 1 *opi ponikeja* [ . C. J. Ruijgh suppose que ce peut être un anthroponyme ou désigner une ou des femmes s'occupant de « pourpre ».

À l'exception de ce dernier exemple, d'ailleurs obscur, il s'agit toujours de la couleur de caisses de chars. Couleur rouge, mais il ne saurait s'agir de pourpre proprement dite, la pourpre n'étant pas utilisée pour peindre des chars de bois. Cette couleur diffère de celle qui est désignée par l'adjectif *mitowesa* (cf. *μίλος*) « de couleur vermillon » également employé pour les chars : ainsi la tablette Sd 4404 décrit un caisson de char (idéogramme CURRUS) *mitowesa*, mais dans un coin de la tablette on a

<sup>14</sup> À l'exception de *Il.* 23, 454 (pour le cheval) et de *Il.* 4, 141 où il s'agit de la femme qui teint un objet de pourpre le mot ne se trouve que dans la formule *φοῖνικι φρενός* en fin de vers.

<sup>15</sup> Pour les références à ces tablettes nous renvoyons à J. Chadwick, J. T. Killen, J. P. Olivier, *The Knossos Tablets*, fourth edition, Cambridge University Press 1971 (à abrégier en KT<sup>4</sup>). Pour la forme des adjectifs mycéniens, voir C. J. Ruijgh, *Études sur la grammaire et le vocabulaire du grec mycénien*, § 204.

un char monté sur roues (idéogramme BIGAE) avec la mention *ponikeja*. Il s'agit bien de deux couleurs différentes<sup>16</sup>.

Nous renonçons à préciser quel rouge désigne l'adjectif *ponikeja*. Faut-il rapprocher le mot de l'emploi de φοῖνιξ pour un cheval, ou de façon plus probable du nom de la pourpre? Ce qui est sûr c'est qu'il ne s'agit pas d'une utilisation de la pourpre<sup>17</sup>. Ainsi nous trouvons en grec alphabétique et en mycénien des termes se rapportant à une couleur rouge mais n'évoquant pas toujours, ni nécessairement, la pourpre.

Il existe, en effet, un autre terme qui s'applique à la pourpre de la façon la plus précise, le grec πορφύρα. Le nom désigne, à la fois le coquillage qui donne la pourpre *murex trunculus* et *murex brandaris*, la teinture pourpre elle-même, une étoffe de pourpre<sup>18</sup>. Le mot grec est probablement emprunté et le latin l'a pris au grec sous la forme *purpura*. Homère l'ignore parce qu'il est quasi inutilisable dans l'hexamètre dactylique. Mais il emploie couramment l'adjectif πορφύρεος. Le terme est attesté pour des tissus ou des vêtements (*Il.* 3, 126; 8, 221; 9, 200; 22, 441; 24, 645, 796; *Od.* 4, 115, 154, 298; 7, 337; 8, 84; 10, 353; 19, 225, 242; 20, 151); de façon plus vague l'épithète a pu s'appliquer à une balle (*Od.* 8, 373), à un arc-en-ciel (*Il.* 17, 547), à un nuage (*Il.* 17, 551), peut-être au sang (*Il.* 17, 361). Mais πορφύρεος chez Homère a subi par étymologie populaire l'influence de πορφύρω « bouillonner », d'où l'application de l'adj. à la mer, etc. Dès lors le champ sémantique devient confus et on peut se demander dans *Il.* 17, 361, si le sang est rouge ou s'il bouillonne. Ce développement ne nous intéresse pas ici<sup>19</sup>. Ce qui importait, c'était de montrer que le terme le plus précis pour désigner la pourpre était πορφύρα avec l'adj. πορφύρεος et des dérivés comme πορφυρίς « vêtement de pourpre », πορφυρεύς « pêcheur de pourpre », πορφυρίς « vêtement » ou « tissu de pourpre »<sup>20</sup>, etc. En composition Homère nous offre un composé dont le sens apparaît très précis ἀλιπόρφυρος « teint de vraie pourpre de mer »<sup>21</sup>, épithète de la laine d'une quenouille (*Od.* 6, 53), de tissus

<sup>16</sup> Sur *mitowesa* = μιτόωσσα, cf. Lejeune, *R. Et. Anc.* 1958, 21–22.

<sup>17</sup> Le mycénien offre dans les tablettes concernant des épices un dérivé *ponikijo* KN (Ja 417, 992, Og 425, 426 etc.; c'est un neutre φοινίκιον, pour lequel on peut hésiter entre produit du palmier, produit pourpre, ou plus probablement produit phénicien, cf. en dernier lieu Ruijgh *op. cit.* § 140. Il n'y a pas lieu d'évoquer l'expression *herba Phoenicea*, Pline *H.N.* 22, 135, qui désigne le ray-grass (*lolium perenne*).

<sup>18</sup> Sur les coquillages qui donnent la pourpre, voir Thompson, *A Glossary of Greek Fishes* avec une bibliographie considérable; voir aussi pour la teinture et la couleur J. André, *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, 90–104, également avec une riche bibliographie; A. Dedekind dans *Etn Beitrag zur Purpurkunde*, 4 vol., Berlin 1896–1906. La couleur donnée par le coquillage a pu varier suivant les régions et les procédés de fabrication, mais c'est en principe une couleur brillante, rouge foncé tendant vers le violet.

<sup>19</sup> Voir Vieillefond, *R. Et. Gr.* 1938, 403–412. Vues différentes et contestables de l'Herodote, *Études Classiques* 16, 1948, 3–10.

<sup>20</sup> Le mot, qui a pris diverses significations, désigne d'abord une étoffe et un manteau de pourpre; φοινικίς se dit aussi pour un manteau de pourpre, porté notamment par les soldats lacédémoniens, cf. Xénophon, *Lac.* 11, 3; il est remarquable que Xénophon *Cyrop.* 8, 3, 3, distingue φοινικίς et πορφυρίς, de même que Pollux 7, 55, dans une énumération de vêtements distingue ἀουρίς, πορφυρίς, φοινικίς, sans que nous sachions en quoi consiste la distinction.

<sup>21</sup> Cette interprétation traditionnelle et plausible est contestée par B. Marzullo, *Maia* 3, 1960, 132 sq., *Il Problema Omerico* 228, pour qui le mot calqué sur εἰς ἄλα πορφυρένη signifierait « changeant comme la mer ».

(*Od.* 13, 108). Si nous nous tournons de nouveau vers le témoignage des tablettes, nous observons que la famille de πορφύρα s'y trouve attestée trois fois à Cnossos, toujours dans des contextes concernant des textiles : en L 758 *popuro*<sub>2</sub> duel = πορφυρίω « de pourpre », en L 474 *popureja* nom. pl. f. ou neutre désigne dans le premier cas des femmes qui teignent en pourpre, dans le second des tissus teints en pourpre ; en X 976 dans une tablette très lacunaire, sans idéogramme *popurejo* (avec le *jo* douteux) doit signifier « teint en pourpre » et invite à préférer la seconde interprétation pour L 474.

En ce qui concerne le mycénien comme en ce qui concerne le grec alphabétique deux noms de la pourpre sont attestés : l'un φοῦνιξ désigne souvent la pourpre mais sert aussi d'adjectif de couleur pour une couleur rouge. Les exemples les plus déconcertants sont les qualificatifs homériques qui s'appliquent à des animaux de couleur fauve (cheval, chacal, lion, etc.). Cet emploi est un argument en faveur de l'interprétation de Φοῦνιξ par « Peau-Rouge ». Le mot comme terme de couleur a été influencé ensuite par « la pourpre » importée de Phénicie. En mycénien il s'agit de chars. L'autre, πορφύρα, désigne à la fois le coquillage et la teinture de pourpre. Il est remarquable qu'en mycénien il n'est employé que pour des tissus.

## II

La famille de φοῦνιξ pose un problème tout différent que nous voudrions également examiner. Tout le monde sait qu'un des faits les plus importants de l'histoire de la civilisation grecque est l'emprunt de l'alphabet phénicien. Le texte fondamental se lit chez Hérodote V 58—59 : « Les Phéniciens venus avec Cadmos... introduisirent chez les Grecs la connaissance des lettres que, autant qu'il me semble, ils ne possédaient pas auparavant ; ce furent d'abord les lettres dont tous les Phéniciens aussi font usage ; puis, à mesure que le temps passait, en même temps qu'ils changeaient de langue, les Cadméens changèrent aussi la forme des caractères. La plupart des régions d'alentour étaient habitées à cette époque par des Grecs de race ionienne. Ils empruntèrent les lettres aux Phéniciens qui les leur avaient enseignées et les employèrent légèrement modifiées ; et en les employant ils les firent connaître, comme c'était justice, puisque c'étaient les Phéniciens qui les avaient introduites en Grèce, sous le nom de *phoinikeia* (φοινικήα)... J'ai vu moi-même des lettres cadméennes dans le sanctuaire d'Apollon Isménios à Thèbes de Béotie ; elles sont gravées sur trois trépieds et ressemblent le plus souvent aux lettres ioniennes »<sup>22</sup>.

Cette expression utilisée pour marquer l'origine des lettres grecques se retrouve chez Sophocle *fr.* 514 φοινικίοις γράμμασι = Hesych. *s.u.* ou encore Plutarque *Mor.* 738 f φοινίκηειν dans une discussion sur l'origine de l'écriture.

Faut-il en conclure que τὰ φοινικήα a pu signifier, employé seul, dans un contexte quelconque « les lettres » ? C'est ce que pensent L. H. Jeffery et A. Morpurgo-Davies dans un article récent et important où elles publient une inscription crétoise du British Museum qui présente le plus

<sup>22</sup> Sur ce texte d'Hérodote, ainsi que sur les autres témoignages antiques relatifs à l'histoire de l'écriture, cf. L. H. Jeffery, *Europa, Festschrift Grumach* (1967) 152—166.

vif intérêt <sup>23</sup>. Cette inscription archaïque qui est longuement étudiée par ses éditeurs fournit, entre autres, deux termes nouveaux : l'infinitif  $\pi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  et l'appellatif  $\pi\omicron\iota\nu\iota\kappa\alpha\sigma\tau\acute{\alpha}\varsigma$  qui équivaldraient en ionien-attique à  $\phi\omicron\iota\nu\iota\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  et  $\phi\omicron\iota\nu\iota\kappa\alpha\sigma\tau\acute{\eta}\varsigma$ . Nous ne pouvons ici ni la reproduire ni la discuter en détail. En voici le début et le sens général : « Les Dataleis ont décidé et la cité s'est engagée (cinq représentants pour chaque tribu [?]) à accorder à Spensitheos [tels avantages] pour lui et ses descendants, à la condition de  $\pi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  et de  $\mu\nu\alpha\mu\omicron\nu\epsilon\upsilon\tau\epsilon\nu$  les affaires publiques concernant les dieux et les hommes ». Dans la suite sont précisés les devoirs et les prérogatives de Spensithéos, qui apparaît comme un personnage fort important. Il est spécifié qu'il possède des droits égaux à ceux du collège des kosmes, mais il est nommé à vie tandis que les magistrats sont soumis à réélection. Le verbe  $\pi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  est attesté deux fois dans l'inscription et il y a six exemples du nom d'agent dérivé  $\pi\omicron\iota\nu\iota\kappa\alpha\sigma\tau\acute{\alpha}\varsigma$ .

Comment traduire  $\pi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  και  $\mu\nu\alpha\mu\omicron\nu\epsilon\upsilon\tau\epsilon\nu$  ? Le second verbe signifie remplir le rôle de  $\mu\nu\acute{\alpha}\mu\omega\nu$ , c'est-à-dire de conserver et de rappeler des décisions des lois, etc. <sup>24</sup>. Selon L. H. Jeffery et A. Morpurgo-Davies le  $\pi\omicron\iota\nu\iota\kappa\alpha\sigma\tau\acute{\alpha}\varsigma$  serait chargé de rédiger les décisions de la cité, de les écrire à l'emplacement prévu à cet effet, où un maçon les taillerait. A leurs yeux  $\phi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  signifierait proprement écrire des lettres (« phéniciennes »), donc écrire. Cette étymologie suppose qu'en Crète il paraissait naturel de considérer les lettres grecques comme « les signes d'origine phénicienne ». Une telle vue entraîne les auteurs, dont l'un est spécialiste des alphabets grecs archaïques <sup>25</sup>, à penser avec M. Guarducci et A. E. Raubitschek <sup>26</sup> que c'est d'abord en Crète que l'alphabet phénicien a été emprunté.

Cette théorie ne m'effraie pas, encore qu'on puisse penser à d'autres points de rencontre comme Rhodes, et je ne suis pas particulièrement attaché à la tradition rapportée par Hérodote. Ce qui me gêne, c'est que j'ai du mal à croire que  $\phi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  signifie « écrire des [lettres] phéniciennes, écrire ». Cette signification attribuée au verbe me semble peu vraisemblable et peu naturelle. Le verbe  $\phi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\alpha}\zeta\omega$  est directement tiré de  $\phi\omicron\iota\nu\iota\zeta$  ou  $\Phi\omicron\iota\nu\iota\zeta$ . Un présent  $\phi\omicron\iota\nu\iota\kappa\acute{\iota}\zeta\omega$  attesté tardivement signifie « imiter les Phéniciens » ; il pourrait vouloir dire « parler phénicien » ou « être du parti des Phéniciens ». Notre dénominatif, il est vrai, est en  $-\acute{\alpha}\zeta\omega$  et les auteurs, sans argument bien sérieux, affirment que le suffixe  $-\acute{\alpha}\zeta\omega$  est particulièrement répandu en Crète <sup>27</sup>. En revanche, il est noté avec raison que des présents en  $-\acute{\alpha}\zeta\omega$  ont volontiers été tirés en grec d'adjectifs de couleur :  $\pi\epsilon\rho\alpha\acute{\alpha}\zeta\epsilon\nu$  « devenir foncé » et parfois « rendre

<sup>23</sup> *Kadmos* 9, 1970, 118–154. Inscription de bronze, en forme de *mitra*, inscrite des deux côtés et qui daterait des environs de 500 avant notre ère.

<sup>24</sup> Nous connaissons des *mnamonēs*, notamment par les lois de Gortyne IX 32, XI 16, où il s'agit de greffiers. Voir *Kadmos*, loc. cit. avec la bibliographie de la n. 39. Les auteurs de l'article pensent que la petite cité d'où viendrait notre inscription aurait d'abord eu un *mnamon* qui se fiait à sa seule mémoire avant de disposer d'un *poinikastas* qui lui sait écrire, mais rien n'est moins sûr.

<sup>25</sup> L. H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford, 1961.

<sup>26</sup> M. Guarducci, *Epigrafia Greca* 1, 69 sq., 180 ; A. E. Raubitschek, *Gnomon* 1954,

121 sq.

<sup>27</sup> Article cité, 133.  $\epsilon\upsilon\epsilon\chi\upsilon\rho\acute{\alpha}\zeta\omega$  qui est grec commun ( $\epsilon\upsilon\epsilon\chi\upsilon\rho\acute{\alpha}\zeta\omega$ ) ne prouve rien.

foncé », ὑποπελιάζειν « devenir gris », αὐγάζειν « éclairer », d'où « voir », σκιάζειν « couvrir d'ombre »<sup>28</sup>, etc. Les deux auteurs ajoutent encore : « Obviously this is not sufficient to prove that the original meaning of φοινικάζω was something like "to make red" and had no direct connection with "Phoenician"; but this possibility should be kept in mind ».

Je voudrais maintenant explorer cette voie que L. H. Jeffery et A. Morpurgo-Davies ont bien aperçue mais où elles n'ont pas voulu s'engager. Il peut s'agir de peindre en rouge les inscriptions. Cette pratique est bien connue et mentionnée dans les traités d'épigraphie, par exemple dans le petit traité de G. Klaffenbach<sup>29</sup>. On dessinait d'abord les lettres en couleur, puis après la gravure on peignait souvent les caractères, le plus souvent en rouge, et plus d'une inscription a conservé jusqu'à nos jours des traces de cette peinture. De même M. Guarducci<sup>30</sup> : les inscriptions étaient généralement ravivées par des couleurs dont il reste souvent des traces aujourd'hui encore. Il est probable que le travail de coloriage était exécuté par le même artisan qui avait incisé le texte... Certains témoignages montrent que la coloration des inscriptions était appelée ἔγκυσις. Autres détails avec des exemples et une bibliographie dans une communication de Louis Robert à l'Académie des inscriptions<sup>31</sup>.

Qu'en est-il de notre φοινικαστάς crétois si on le situe dans cette perspective ? Il pourrait s'agir du graveur et du peintre de l'inscription qui, comme l'a montré L. Robert dans la communication citée, doit être un seul et même homme. Cette hypothèse n'est pas impossible si l'on admet que dans cette petite communauté un seul personnage, d'ailleurs important, remplissait les trois fonctions, de secrétaire, de graveur et de peintre. On peut penser aussi qu'il s'agit d'un citoyen chargé de faire transcrire les textes officiels (en caractères rouges) et de veiller à leur correction<sup>32</sup>. A trop vouloir préciser le travail de notre φοινικαστάς, nous risquerions, faute d'informations précises sur son cas particulier, d'imaginer une hypothèse arbitraire. Concluons que c'est un personnage important qui sert peut-être de secrétaire et qui veille à l'établissement des inscriptions officielles.

Nulle part ailleurs on ne retrouve, nous l'avons dit, ces deux termes φοινικάζεν et φοινικαστάς mais il est nécessaire d'appeler en témoignage trois textes épigraphiques et une glose.

Dans deux inscriptions de Lesbos, *IG* XII 2, 96 et 97, se trouve mentionné un personnage qui est φοινικόγραφος. Dans l'inscription 96, à la fin d'une liste de personnes couronnées, on trouve aux deux dernières lignes φοινικόγραφος suivi d'un anthroponyme mutilé, puis γραμματεὺς suivi d'un anthroponyme dont il ne subsiste que la première lettre. Qu'est-ce que ce φοινικόγραφος ? Probablement un fonctionnaire assez important, et, comme le montrent les textes, différent de γραμματεὺς. Nous verrions volontiers en lui un équivalent approximatif du φοινικαστάς crétois. Ajoutons que les deux inscriptions sont d'époque hellénistique, que l'ori-

<sup>28</sup> Debrunner, *Griechische Wortbildungslehre* 122.

<sup>29</sup> Klaffenbach, *Griechische Epigraphik*, Göttingen, 1958, 46.

<sup>30</sup> M. Guarducci, *Epigrafia Greca* 1, 457 sq.

<sup>31</sup> *CRAI* 1955, 211 avec les notes.

<sup>32</sup> Cf. à ce sujet L. Robert, *op. cit.*, 212-218.



gine phénicienne de l'alphabet devait être largement oubliée et qu'on voit mal formellement comment φοινικόγραφος signifierait celui qui « écrit des lettres phéniciennes ». Il s'agit plutôt de la personne qui inscrit ou fait inscrire les lettres rouges.

Une autre inscription, ionienne celle-là, fournit un adjectif φοινικίος, celui précisément qu'a employé Hérodote. Il s'agit d'une inscription imprécatoire contre les criminels, qui n'est connue que par des copies, mais qui doit dater d'avant 479 avant notre ère, trouvée à Téos (SIG 38, Schwyzler 710, Buck 3, Meiggs-Lewis 30). Dans la partie qui nous intéresse elle menace quiconque endommagerait les stèles : ὃς ἂν τὰς στήλας, ἐν ἧσιν ἡπαρὴ γέγραπται ἢ κατὰξει ἢ φοινικία ἐκκόψει ἢ ἀφανέας ποιήσει κένον ἀπόλλυσθαι καὶ αὐτὸν καὶ γένος [τὸ κένον]. Donc « celui qui martèlera les lettres ». On a unanimement rapproché l'expression des φοινικία γράμματα d'Hérodote. A la vérité le tour reste bizarre et en définitive isolé ; toutefois, sans exclure l'hypothèse qu'il s'agisse de « lettres rouges », il ne me semble pas impossible, sans plus, de disjoindre ce cas des précédents et qu'à Téos on ait pu dire φοινικία pour γράμματα, expression identique à celle d'Hérodote écrivain ionien <sup>33</sup>.

Dans son article d'*Europa* <sup>34</sup>, L. H. Jeffery évoque à propos de φοινικία et φοινικόγραφος la glose d'Hésychius ἐκφοινίζει sans s'expliquer davantage. Il n'y a en réalité rien à tirer de cette glose. Le manuscrit donne ἐκφοινίζει ἀναγνῶσαι. Si c'est ce texte qu'accepte L. H. Jeffery, ἀναγνῶσαι ne peut pas signifier autre chose que « persuader ». La glose est gâtée. Latte corrige hardiment en ἀναχρῶσαι « colorer ». Et je me garderais bien de proposer la correction ἀναγνῶναι « lire », qui nous ramènerait au domaine de l'écriture, mais ne présenterait pas la moindre vraisemblance.



En conclusion, nous ne pensons pas que les termes nouveaux et remarquables φοινικάζεν et φοινικαστάς se rapportent à l'emprunt par les Grecs de l'alphabet phénicien ; nous ne le pensons pas non plus pour le lesbien φοινικόγραφος, et si nous hésitons peut-être à tort pour φοινικία, c'est en raison de l'identité du mot avec celui d'Hérodote, mais son emploi en ce sens dans l'inscription de Téos nous paraîtrait étrange.

<sup>33</sup> Mais cet écrivain emploie bien entendu γράμμα pour désigner « une lettre », γράμματα pour dire « une inscription », cf. le lexique de J. E. Powell.

<sup>34</sup> *Europa, Festschrift Ernst Grumach*, 154, n. 7.